

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 28 (1899)

**Heft:** 5

**Artikel:** L'art d'écrire

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1039303>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

la réflexion exige du temps, et nombre de jeunes maîtres considèrent trop volontiers les procédés les plus expéditifs comme les meilleurs au point de vue pédagogique.

« Des méthodes usuelles de correction je ne dirai rien, ni pour en faire l'éloge, ni pour les blâmer. Leur principal tort n'est souvent que d'être trop exclusives. Tous nos stagiaires et même d'autres qu'eux auraient grand profit à lire et à méditer les remarquables études publiées sur les exercices d'orthographe par un inspecteur d'académie à la fois praticien et philosophe de l'école, M. Payot. Entre autres choses, ils apprendraient avec lui que les enfants ne doivent pas se familiariser seulement par l'oreille, mais aussi par l'œil avec la forme matérielle des mots et en particulier des mots difficiles et d'un usage peu courant. La correction individuelle a bien son mérite, mais la correction collective au tableau noir, qui n'exige pas du maître de perte stérile de temps est infiniment plus utile. Ne devrait-on pas dresser au tableau la liste des mots d'une dictée sur lesquels portent la plupart des erreurs ? A quoi bon mettre toute une classe en présence d'un mot inconnu. Ne vaut-il pas mieux l'écrire dès l'abord tel qu'il doit être écrit ? Il y aurait à cet égard une foule de conseils à donner, mais ils ne peuvent trouver ici leur place.

De toutes les discussions auxquelles donne lieu de nos jours l'étude de l'orthographe, il ressort du moins une vérité pratique. Les exercices d'orthographe sont ce qu'on les fait. Au lieu de les mépriser et de les tourner en ridicule, il convient plutôt d'en perfectionner l'usage pour le plus grand avantage et de la connaissance particulière du français et de la culture générale des esprits, ce qui est au fond la chose essentielle.

---

## L'art d'écrire

---

Sous ce titre M. Albalat vient de publier à la librairie Colin un guide qui n'a rien de commun avec les manuels de littérature étudiés dans nos collèges. C'est un recueil de directions aussi sages que pratiques. Nous serions heureux de pouvoir en faire bénéficier nos chers lecteurs. C'est dans cette intention que nous nous proposons de donner des extraits de cet ouvrage vraiment remarquable. Quoique décousus ces passages ne seront pas moins utiles aux nombreux instituteurs qui désirent apprendre à écrire.

Chacun peut écrire, dans la mesure de ses facultés personnelles ; l'un peut présenter des discussions abstraites ; l'autre peindre la nature, aborder le roman, dialoguer des situations.

S'il ne voit pas clair dans ses aptitudes, s'il est embarrassé par l'élocution, il consultera des amis compétents et, en dernier lieu, ce livre-ci, qui a été fait pour l'aider, le former et le révéler à lui-même.

Si vous êtes capable de rédiger une lettre, c'est-à-dire de faire un récit à un ami, vous devez être capable d'écrire, parce qu'une page de composition est un récit fait au public.

Qui peut écrire une page peut en écrire dix ; et qui sait faire une nouvelle doit savoir faire un livre, car une suite de chapitres n'est qu'une suite de nouvelles.

Donc, toute personne ayant une aptitude moyenne et de la lecture, peut écrire, si elle veut, si elle sait s'appliquer, si l'art l'intéresse, si elle a le désir de rendre ce qu'elle voit et de peindre ce qu'elle sent.

La littérature n'est pas une science inabordable, réservée à de rares initiés et qui exige des études préparatoires. C'est une vocation que chacun porte en soi et qu'il développe plus ou moins, selon les exigences de la vie et les occasions favorables. Beaucoup de gens écrivent, qui écrivent mal ; et beaucoup pourraient bien écrire, qui n'écrivent pas et n'y songent pas.

Des personnes ordinaires, des intendants comme Gourville, des femmes de chambre, comme M<sup>me</sup> de Hausset, Julien, le domestique de Chateaubriand, de vieux soldats, Marbot, Bernal, Diaz, nous ont laissé des relations vivantes et intéressantes.

Le don d'écrire, c'est-à-dire la facilité d'exprimer ce que l'on sent, est une faculté aussi naturelle à l'homme que le don de parler.

En principe, tout le monde peut raconter ce qu'il a vu. Pourquoi chacun ne pourrait-il pas l'écrire ? L'écriture n'est que la transcription de la parole parlée, et c'est pour cela qu'on a dit que le style, c'est l'homme. Le style le mieux écrit est souvent le style qu'on pourrait le mieux parler. C'est ainsi que l'entendait Montaigne.

N'avez-vous jamais été frappé de l'aisance que mettent les paysans dans leurs récits, lorsqu'ils se servent de leur langue natale ? Les gens du peuple, pour vous dire les choses qu'ils ont vécues, ont des trouvailles de mots, des originalités d'expression, une création d'images qui étonnent les professionnels. Qu'une femme de cœur, la première venue, écrive à quelqu'un la mort d'une personne chère, elle fera un récit admirable qu'aucun écrivain ne surpassera, fût-il Chateaubriand ou Shakespeare. Alphonse Daudet et Goncourt ont cherché partout autour d'eux ce son du vrai inimitable. Goncourt copiait servilement les dialogues qu'il entendait.

Si donc tout le monde peut écrire, à plus forte raison les personnes moyennement cultivées, les jeunes gens qui ont de la lecture et qui aiment le style, les jeunes filles qui font des vers élégants ou inscrivent leurs pensées dans un journal intime. Il y a toute une classe de gens qui, dirigés et éclairés, pourraient former et accroître leurs aptitudes jusqu'à avoir du talent. Beaucoup ignorent leurs forces, parce qu'ils ne les ont pas employées, et ne se doutent même pas qu'ils pourraient écrire. D'autres, mal secondés ou dissuadés dans leur vocation, se découragent de rester médiocres, faute d'un guide qui les perfectionne.

Beaucoup de gens, je le sais, déclarent l'art inaccessible et *indémontrable*. « Apprendre à écrire ! Quelle dérision ! On n'apprend pas à écrire ! Le style est un don. On l'a ou on ne l'a pas. Chacun sent comme il peut. Écrire est une affaire d'inspiration. On n'enseigne pas à avoir de l'inspiration. La création des mots, l'art des expressions sont des qualités innées. Les conseils peuvent entretenir le feu sacré, préparer la culture des qualités, disposer en quelque sorte le terrain productif ; mais jamais on n'apprendra à découvrir de belles pensées ou des phrases originales. » Il y a là une confusion. On n'apprendra à personne à être Bossuet ou Eschyle ; mais il y a dans l'art d'écrire une *partie démontrable*, un coté *métier* d'une extrême importance, une science technique, une sorte de travail détaillé et profond qui fournit presque autant de ressources que l'inspiration. On admire souvent des beautés qui sont dues à des combinaisons de mots, à des adresses de structure, aussi bien qu'à des hasards ou à des chocs inattendus. Les résultats d'une longue expérience peuvent donc former un cours de leçons profitables. Il y a des qualités acquises et des qualités à acquérir. Celles qu'on peut acquérir *dépassent peut-être celles qu'on possède*. Sans doute, une partie de l'art d'écrire ne s'apprend pas ; mais une autre partie s'apprend. C'est faute de travail que tant de gens écrivent si mal.

Le travail aide l'inspiration ; c'est lui qui la fait fructifier ; c'est par lui qu'on arrive à doubler ses forces. S'il est vrai que le génie n'est qu'une longue patience, disons hautement que l'art d'écrire peut s'apprendre longuement, patiemment, victorieusement. Il ne s'agit pas, bien entendu, de donner des formules sûres, des règles mathématiques, des recettes infailibles pour escamoter les difficultés et trouver des beautés factices. Il s'agit de décomposer la forme, d'analyser les tournures et les expressions, de fournir aux lecteurs la mise à point vraie du style, l'angle où il faut le voir.

On dira encore : Votre prétention d'enseigner le style est chimérique ; quel style allez-vous enseigner ? Il n'y a pas de patron unique de style. Chaque auteur a le sien. Michelet n'écrit pas comme Guizot ; Bossuet n'écrit pas comme Fénelon ; Montesquieu ne ressemble pas à Chateaubriand. De quel droit m'imposerez-vous telle forme plutôt que telle autre ? Savez-vous si elle conviendra à mon tempérament ? Vous me conseillerez le style régulièrement construit, à moi qui suis né pour écrire du style haché menu ; et vous donnerez Bossuet pour modèle à quelqu'un qui a la nature de Michelet.

Objection spécieuse. Oui, sans doute, il y a autant de styles que d'auteurs, et il serait absurde de vouloir en imposer un, quel qu'il soit. Ce n'est pas un style spécial que nous voulons proposer ; nous voulons apprendre à chacun à bien écrire dans son propre style. Il y a un art *commun* à tous les styles.

Ce sont les principes, les nuances et les conséquences de cet art que nous désirons développer. C'est cet art qui constitue la sciences d'écrire. Bien que les qualités d'écriture ne soient pas les mêmes chez tous les auteurs, un bon vers de Boileau est bon pour les mêmes raisons qu'un vers de Victor Hugo. « Un bon vers n'a pas d'école », disait Flaubert.

Un bon style non plus. Nos raisons d'admirer les maîtres sont les mêmes à toutes les époques. Quand je parle d'Eschyle, vous pouvez croire que je parle de Bossuet. Pascal n'est souvent qu'un Guez de Balzac de génie ; et, l'éloquence à part, on aperçoit perpétuellement Montaigne derrière Rousseau.

Certes, non, nous ne voulons obliger personne à adopter tel ou tel style et à n'être que de pâles pasticheurs. Ce que nous conseillerons, c'est de décomposer et de s'assimiler tous les styles ; puis de s'en former un. Tâchez d'abord de bien écrire, et l'originalité de votre forme arrivera seule. En tous cas, il y a une tradition de style de la langue française ; c'est la tradition classique, le moule régulier et tranquille, la structure académique et logique, dans laquelle ont écrit les Fénelon, les Rousseau, les Chateaubriand et Flaubert. Suivez cette coupe : elle est générale et domine tout.

Voilà à priori, la forme qu'il faut proposer pour modèle. Soyez sûr qu'à votre insu votre tempérament la modisera, si vous êtes né pour la modifier, et que vous briserez sans effort ce moule, s'il est trop étroit pour vos qualités ; l'épithète débordera, si vous avez la vocation de l'épithète ; la couleur apparaîtra, si vous avez le goût de la couleur ; vous surchargerez sans le vouloir, si vous aimez l'empâtement. Vous créerez vous-même le détail, la nuance, la floraison de votre talent, mais d'abord adoptez le moule classique, la forme prévue et sobre, la droiture littéraire, la tempérance, la probité, le dessin. Si vos qualités contiennent en germe des efflorescences futures, laissez-les germer. Ne partez pas, comme on dit, du pied gauche et ne débutez pas par l'exceptionnel, par l'*outré*, par le violent et le rutilant. Si vous avez la vie en vous, vous crèverez l'œuf ; mais sachez qu'il n'y a pas de développement possible en dehors de l'embryon ordinaire.

La première condition préparatoire pour écrire, c'est de se connaître et, pour cela, de s'examiner, de s'étudier, de savoir, comme le dit Horace, de quel fardeau vous pouvez charger vos épaules.

Quelle est votre vocation ? Quels sont vos goûts ? De quoi êtes-vous capables ? Quelles sont vos préférences ? Avez-vous des aptitudes pour le roman, pour le dialogue, pour la poésie, pour la description ?

Rien n'est plus difficile que de se connaître littérairement. Notre imagination a des mirages qui nous trompent. Le vrai germe est parfois étouffé et n'apparaît que tardivement. Gautier et les Goncourt se croyaient nés pour la peinture. Rous-

seau n'a compris qu'à quarante ans qu'il était écrivain. Il de Balzac a cherché sa voie pendant des années en faisant du roman d'aventures.

Il ne faut pas surtout s'aveugler sur soi-même, car il arrive que ce que nous aimons le mieux en nous, ce sont nos défauts. On doit donc réagir, se faire violence, contrebancer ses mauvaises inclinations et diriger ses dispositions d'intelligence du côté de ses qualités. Il est rare qu'on ait le discernement et le courage d'être purement et simplement ce que l'on est.

« Nos connaissances sont les germes de nos productions », a dit justement Buffon, dans son immortel *Discours sur le style*. Le talent ne se crée pas. « Il se transfuse toujours par infusion », ajoute non moins justement Flaubert, qui avait tout lu. Rousseau, avant d'écrire, avait lu et relu Montaigne et Plutarque. Bossuet possédait à fond la Bible et les pères de l'Eglise. L'immense lecture de Montaigne est proverbiale. Il écrivait et parlait le latin avant d'aborder le français. Chateaubriand avoue qu'il relisait sans cesse Bernardin de Saint-Pierre.

Tous les grands écrivains proclament la nécessité de lire, et de bien lire. La lecture est la base de l'art d'écrire. Sans doute on peut trouver des exceptions, des exemples de génie, une G. Sand s'improvisant écrivain. Il faut s'en tenir à la généralité.

Profitable à tous les grands talents, dont elle a formé la personnalité vigoureuse, à plus forte raison la lecture est-elle nécessaire à nous, les derniers venus et les médiocres, nous qui avons tant besoin de fortifier notre inspiration, d'aider notre culture, et d'étendre, d'alimenter, de transformer nos idées. Pour nous tous, le champ de notre imagination est en friche ; il peut produire ; mais il faut qu'il soit labouré. C'est presque toujours après une lecture que se déclarent les vocations littéraires, parce que c'est par elle que notre esprit s'ouvre aux multiples ressources de l'art d'écrire. Elle nous les montre mises en pratique ; elle nous révèle les moyens d'exécution ; elle nous fait voir comment on traite une situation difficile, comment on met de l'émotion dans ses phrases, comment on varie ses expressions. Tour à tour passent devant nos yeux des scènes réussies, des descriptions fortes, des dialogues parfaits, les adresses de l'esprit, les procédés du style, les effets identiques obtenus par des arrangements différents, les exemples des styles les plus opposés, les infinies combinaisons d'une science appliquée par des tempéraments dissemblables. Les finesse de notre intelligence s'éveillent ; notre imagination est entretenue dans un état de verve ; l'assimilation s'opère. C'est une longue création, une seconde nature qui nous vient, l'éclosion motivée et féconde de nos qualités natives. On peut affirmer que l'homme qui ne lit pas est incapable de connaître ses forces, et ignorera toujours ce qu'il peut produire.

On ne saurait trop le répéter : il faut lire, toujours lire. Méfiez-vous de ceux qui disent : « Je ne veux rien connaître ; je ne veux rien lire : la nature me suffit ». Ceux-là risquent de ne jamais rien produire de bon et de refaire sans cesse ce qui a été fait ; car on avouera au moins que la lecture nous met en garde contre les sujets et les procédés déjà exploités.

Vous voulez savoir si vous aurez du talent ? Lisez. Les livres vous l'apprendront.

Vous écrivez, mais vous voilà arrêté ? Lisez. Les livres vous redonneront l'inspiration.

Lisez quand vous voudrez écrire ; lisez quand vous saurez écrire ; lisez quand vous ne pourrez plus écrire. Le talent n'est qu'une assimilation. Il faut lire ce que les autres ont écrit, afin d'écrire soi-même pour être lu.

La lecture dissipe la sécheresse, active les facultés, *d'achrysalide* l'intelligence et met en liberté l'imagination.

Je sais des littérateurs de mérite qui ne se mettent jamais au travail sans avoir lu quelques pages d'un grand écrivain, moyen excellent pour retrouver l'inspiration.

La lecture est le grand secret. Elle apprend tout, depuis l'orthographe jusqu'aux constructions de phrases.

Faut-il lire beaucoup de livres ou faut-il lire peu de livres ? question importante et délicate. Des lectures éparpillées sont sans profit, de même que la lecture d'un seul auteur, par une assimilation trop étroite, fait tomber dans le pastiche et nous transfuse les défauts d'un écrivain. C'est ce qui est arrivé à Lamennais, dans son *Essai sur l'indifférence*, où l'imitation de Rousseau est criante ; ce sont les mêmes phrases, les mêmes tournures, les mêmes antithèses, les mêmes véhémences, la même langue.

Le *timeo hominem unius libri* est un vieil adage. Je crains l'homme d'un seul livre ! Oui, sans doute, si ce livre est la Bible ou Homère, vastes forêts inépuisables en variété et en profondeur, où l'on retrouve tous les génies et toutes les écoles ; mais en dehors de ces grandes œuvres, il faut, je crois, beaucoup de prudence et de tact, si l'on veut s'en tenir à la lecture d'un seul livre, pour ne pas tomber dans les inconvénients que nous signalons. Il y a d'ailleurs, comme l'a dit Spencer, des estomacs qui engloutissent beaucoup d'aliments et ne digèrent rien, tandis que d'autres absorbent peu et digèrent tout.

Sénèque ne veut pas qu'on lise trop. Il voit une dépravation d'appétit dans une curiosité trop universelle, et il croit que vouloir tout lire n'est souvent que s'exposer à tout parcourir. On ne peut, selon lui, entrer dans la substance d'un auteur que par une fréquentation assidue dont le profit ne se dégage qu'à la longue. Il termine ses conseils à Lucilius en l'engageant à faire un choix parmi les meilleurs auteurs. C'est la règle la plus sage, et il faut s'y tenir. *(A suivre.)*